

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 45

Artikel: Au théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

venirs admirables à garder, petit film évocateur à projeter souvent sur un drap de lit tendu en écran, même et peut-être surtout, quand viendront les heures moins tendres, quand les caractères s'agriront. Ces ciné-souvenirs d'amour repassant sous les yeux, permettront d'éviter bien des catastrophes.

Mais la nouveauté de la proposition est que le micro est, cette fois, de la partie. Il n'y aura pas que les images qui seront fixées par la pellicule. Une autre pellicule ou un disque synchronisé, fixera les voix, les voix chères qui se sont tuées ou, du moins, dont l'accent de tendresse pourra s'être tu.

Et ceci est autrement impressionnant. Le son de la voix a quelque chose de bien plus direct que la fugitive image. Le micro permet d'enregistrer jusqu'au « oui » décisif, répondit à M. le pétabosson. Allez donc vous cabrer encore contre votre époux ou votre épouse, quand celui-ci, d'autorité, mettra en mouvement le mécanisme de rappel d'amour.

Le petit monsieur fané m'a paru, cette fois, une sorte de précurseur, le précurseur de quelque chose de nouveau que le cinéma va nous donner.

A MALIN, MALIN ET DEMI

LE vieux Pierre était avare, d'une avarice telle qu'on n'aurait pas trouvé un plus ravaudeur que lui à dix lieues à la ronde. Et, puis, toujours vêtu comme un chiffonnier ; il vous aurait fallu le voir venir de temps à temps guigner sur sa porte, son éternel casacméche enfoncé sur sa tête d'oiseau de proie perchée sur sa longue personne ; il portait ce bonnet été, hiver, toujours, même aux plus chaudes journées de fenaisons. Boisselier de son état, il allait de temps à autre à la foire de Morges vendre une charrée de seilles, et, au moment des vendanges, de brantes en bois du Risoud, cercelés de noyer. Son fils, Jules-Barthélemy l'y accompagnait ; à eux deux, ils s'y connaissaient pour vendre cher et pour marchander les pommes de terre et les pommes. C'était deux rusés compères, qu'on aimait d'ailleurs assez peu au village.

Il leur arriva cependant, une belle fois, une fameuse farce, qui devait les punir de leur avarice et dont on fit des gorges chaudes ; il y avait de quoi, vous allez voir.

Il y a bien cinquante ans de cela. C'était une année où les porcs étaient chers et Jules-Barthélemy avait vainement rôdé tout le canton pour en trouver un à bon marché.

Nos deux compagnons eurent alors l'idée de charger de la commission le vieux Melard, régent quelque part à la Plaine. Ils espéraient que lui réussirait à leur acheter un porc presque pour rien, car lui aussi était passé maître en fait de marchandage. Ils ne se trompaient pas, et, un beau jour, le porc arrive, gros et bon marché. De satisfaction, le vieux Pierre se frottait les mains.

Vint le jour de faire boucherie. La mère Adeline mit des côtelettes à la marmite pour régaler ses hommes, comme c'est la coutume quand on tue le porc.

Mais au bout d'un moment, la vieille Adeline entra toute inquiète à la chambre derrière où on faisait les saucisses :

— Pierre ! Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette marmite ; ça sent mauvais, qu'on ne peut plus respirer !..

Effectivement, la maison se remplissait d'une odeur de suif rance, de bouc, d'urine, d'une odeur infecte..

Le vieux Pierre, qui semblait d'ailleurs soucieux depuis un moment, se gratta la tête sous son bonnet de coton, et murmura :

— Notre fou ! Notre fou, s'est laissé attraper. Me semblait bien qu'il sentait déjà mauvais sur le trabeset..

Les paysans, qui portaient leur boille à la laiterie, passaient la tête par la porte entrebâillée et criaient dans l'allée :

— Que diable sent-on par chez vous. On empoisonne jusqu'à la fontaine !..

Le lendemain, Jules-Barthélemy partait de bonne heure à la Plaine, avec une charrée de seilles ; il allait soi-disant à la foire d'Echallens.

Mais, en réalité, il allait offrir les saucisses faites avec le porc tué la veille, et dont les côtelettes étaient restées sur le plat ; personne n'avait pu y mordre. Il rentra tard le soir, penaud ; personne n'avait voulu de ses saucisses, qui lui restèrent pour compte !..

Le cochon que Melard avait acheté à si bon marché était un verrat !..

On en rit encore au village !

Cyprien.

L'ALCHIMISTE ET LES TROIS PAYSANS

UN prétendu historien franc-comtois, maître Jacques Colombiers, qui écrivait au milieu du XVI^e siècle, donne comme très authentique l'historiette suivante :

Un célèbre alchimiste de Besançon annonça qu'il avait trouvé, à force de recherches et de dépenses :

1^o La pierre philosophale, c'est-à-dire l'art de créer de l'or.

2^o L'élixir de vie éternelle.

3^o La panacée ou remède à tous les maux.

Il guérissait radicalement toutes blessures, et, pour le prouver, il offrit une grosse somme à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, que sous peine de la vie il s'engageait à rétablir.

Trois paysans se présentèrent ; l'alchimiste leur compta la somme promise et se disposa à opérer sans douleur, en présence d'une nombreuse assemblée.

A l'un, il coupa la main gauche ; au second, il arracha les yeux ; il tira du ventre les intestins du troisième ; après quoi, il couvrit de baume les plaies des trois opérés qui dirent n'avoir éprouvé aucune douleur.

L'assemblée s'étant déclarée très satisfaite, le rétablissement des parties enlevées à ces hommes fut remis au lendemain par l'alchimiste, qui confia à une servante les débris des patients qu'il avait posés pêle-mêle dans un grand plat.

Malheureusement, la servante oubliant de surveiller le plat ; un chat emporta la main du premier opéré, et un chien vint, qui dévora le reste. Tremblant d'être punie, elle voulut réparer le mal. S'emparant du chat, elle le tua et prit ses yeux, qu'elle jeta dans le plat ; elle courut acheter les tripes d'un porc, qu'elle mit à la place de celles de l'homme, et enfin, le soir, elle s'en alla au gibet de la ville couper la main d'un voleur, qu'on avait pendu le matin.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé de nouveau, et les trois paysans étant revenus, l'alchimiste remit au premier la main du pendu ; les yeux du pauvre chat furent ajustés dans la tête du second, et les intestins du porc prirent place dans le ventre du troisième.

Toutes les plaies disparurent, et les paysans s'en allèrent au grand ébahissement du peuple.

Un an après, les trois Savoyards se rencontrèrent dans une foire :

— C'est singulier, dit l'un d'eux, la main qu'on m'a raccomodée ne peut s'empêcher de prendre ce qu'elle rencontre.

— Moi, dit le second, depuis qu'on m'a remis les yeux, j'y vois plus clair la nuit que le jour.

— Moi, ajouta le troisième, mon aventure m'a donné des goûts singuliers : je ne peux voir une auge à porcs sans être tenté d'aller y manger.

Et ils se séparèrent, après s'être ainsi communiqué leur nouvelle façon d'être ; mais au demeurant, l'on ne vit jamais trois gaillards mieux portants.

Au théâtre. — Un jeune soldat, qui ne sort pas souvent, s'est payé le théâtre ; mais comme il ne prend pas grand intérêt à la pièce, il s'assoupit dès le premier acte. Il dort depuis une heure et se réveille juste au moment où l'actrice en scène s'écrie :

— Sans nouvelles, et je suis ici depuis trois jours !

— Ah ! bigre, s'écria-t-il en s'enfuyant, me voilà dans des beaux draps, moi qui n'avais qu'une permission de vingt-quatre heures !

DEUX DEMENAGEMENTS

BONTEMPS et Lapalette, deux braves bohèmes se rencontrent dans une petite rue de Lausanne.

— Tiens, Bontemps, qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Moi, je cherche un appartement ; et toi ?

— Moi aussi.

— Ah ! quelle coïncidence ! Tu ne te plais plus dans ton logement actuel ?

— Si... mais je dois trois termes au proprio, et il a cru devoir s'autoriser de cette vétille pour me donner congé.

— Décidément, les proprios se ressemblent... je suis exactement dans ton cas ; moi aussi, je déménage pour faire plaisir à mon infâme propriétaire.

— Au revoir, mon vieux, je te quitte pour me relivrer à mes recherches.

— Au revoir, cher, et bonne chance.

— Mais dis donc, au fait, il me pousse une idée.

— Dis toujours.

— Si je prenais ton logement ? il me conviendrait à merveille.

— Et moi, le tien ! il m'irait comme un gant.

— Tope là.

Et Bontemps courut louer l'appartement de Lapalette, tandis que Lapalette s'en fut arrêter l'appartement de Bontemps.

Heureux mortels que les deux propriétaires !

Le Monde Occidental ou Poésie de l'Amérique, par Henri de Ziegler, 1 vol. — Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Comme beaucoup d'écrivains et de voyageurs illustres, M. de Ziegler vient de découvrir l'Amérique. Appelé aux Etats-Unis pour y donner des conférences, il y a fort bien employé son temps, puisqu'il nous en a rapporté un volume du plus haut intérêt.

Observateur sagace et bienveillant du Nouveau Monde, M. de Ziegler n'a pas été — comme Pécrivain Duhamel — heurté de toutes manières dans son individualisme par la manière d'être des Américains et par leur genre de vie, aussi son livre n'offre-t-il rien qui ressemble à un réquisitoire. N'y cherchez pas non plus les pages élégantes et narquoises qu'on trouve dans le « New-York » de Paul Morand. L'auteur du « Monde occidental » s'est appliqué avant tout à découvrir l'âme du peuple américain sous la façade gigantesque des gratte-ciel. A-t-il réussi ? C'est ce que je ne saurais dire.

M. de Ziegler peint avec beaucoup de bonheur les divers aspects de cette vie toujours en mouvement et il arrive parfois à nous communiquer son enthousiasme et aussi son effroi. Ce sont, surtout, des impressions qu'il nous apporte ; impressions utiles à recueillir parce que libres de tout préjugé. Il n'hésite pas à nous dire que, dans ce pays, « rien ne subsiste de ce qui semble ailleurs l'essence même d'une réussite esthétique : accord, proportion, harmonie ». Ces valeurs-là sont partout bafouées. Il faut en prendre son parti.

Cependant, la poésie existe en Amérique. M. de Ziegler la voit dans l'air et les vastes espaces, dans les paysages fluviaux, dans la grâce des femmes, dans la vie quotidienne et familière. Cette terre est avant tout la terre des contrastes. Si la culture y fait défaut, on y découvre, par contre, « des esprits ornés d'une façon délicate ». Et pour conclure, il ajoute : « C'est une civilisation proportionnée aux dimensions de la nature ».

En publiant le « Monde Occidental » notre compatriote a voulu rendre hommage à un grand peuple, sans toutefois lui cacher ses défauts. De plus, il nous a donné un livre palpitant d'intérêt dont le style, un peu raboteux, ne manque ni de couleur ni d'originalité.

J. des S.

LA LEGENDE DES VOYELLES

LE professeur de langues explique la formation des voyelles par l'ingénieuse légende que voici :

Au commencement du monde, Adam dormait profondément quand Dieu lui tira, comme chacun sait, une côte et de cette côte créa la femme. quand Adam eut suffisamment dormi, il ouvrit les yeux : Eve était à ses côtés. Le premier sentiment bien naturel d'Adam, à la vue de cet être merveilleux, fut un sentiment d'admiration émue :